

THÉO ANANISSOH



Ténèbres
à midi

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Romans, récit

LISAHOHÉ, Éditions Gallimard, « Continents noirs », 2005

UN REPTILE PAR HABITANT, Éditions Gallimard, « Continents noirs », 2007

1 MOINS UN, Éditions Elyzad (Tunis), 2009

CONTINENTS NOIRS

Collection dirigée par Jean-Noël Schifano

L'Afrique — qui fit — refit — et qui fera.

Michel Leiris

THÉO ANANISSOH

Ténèbres à midi

roman

CONTINENTS NOIRS *nrf* GALLIMARD

Pour Sabine

Le dieu qui est en nous, devant qui se déploie la vaste voie de l'infinité, il faudrait qu'il s'arrête et attende patiemment que le ver rampant s'ôte de son chemin ?

HÖLDERLIN, *Hypérion*

Nadine est française; elle a trente-sept ans. Ses longs cheveux et ses sourcils noirs lui donnent l'air d'une Orientale. Elle est née et a grandi ici. Sa famille possède des commerces et des exploitations agricoles. Sa mère a perdu la vie dans un accident d'avion il y a un an, et son père a décidé de se retirer des affaires au profit du frère aîné de Nadine. Après des études d'économie en France, et son divorce, Nadine est rentrée avec ses deux fils et dirige une grande librairie. Je l'ai connue en 2006, à l'occasion d'une invitation par le centre culturel français. Elle fume, boit beaucoup de café et regarde souvent dans le vide pendant de longues secondes. Ce qui, au début, m'a fait penser qu'elle se droguait sans doute un peu.

Je suis parti de chez moi il y a plus de vingt ans. Mes amis d'enfance ne sont plus trouvables. Eux aussi ont fui, et sont éparpillés en Europe et en Amérique du Nord. À leurs anciennes adresses, on est même surpris que je demande de leurs nouvelles. Comme bien d'autres jeunes Africains piégés par l'exil, ils n'écrivent ou ne téléphonent guère à leurs familles, et rentrent encore moins. Nadine m'est indispensable pour reprendre pied dans un pays qui est plus le sien que le mien. Au reste, c'est elle qui m'a dit en 2006 — je lui parlais d'un récit que je venais d'écrire sur la Tunisie :

« Mais pourquoi ne fais-tu pas la même chose sur notre pays ? »

Cela a été une exclamation étonnée. Les mots « notre pays » m'ont plus que troublé ; je suis resté court.

« Pourquoi ne viens-tu pas regarder ici ? Il y a beaucoup à voir ! Cette ville, les lieux de ce pays ne sont pas encore dans les livres ! »

Elle a continué avec la franchise de qui en a enfin l'occasion :

« Je lis souvent les romans des auteurs africains que nous vendons... Au lieu d'inventer, pourquoi ne voyagez-vous pas plutôt au Liberia, au Zimbabwe, au Gabon pour décrire ce qui s'y passe ? Pourquoi l'idée ne vous en vient-elle pas ? »

Revenu deux ans après, avec le projet d'un récit sur la réalité, j'aborde le pays sans aucun autre contact que celle qui me l'a suggéré ; un peu comme si je voulais lui faire payer la justesse de ses propos. Nadine m'amène dans les dîners auxquels elle est conviée, me présente aux uns et aux autres. L'un de mes souhaits est de voir de près quelques-uns de ceux qui participent au régime. J'éprouve à leur sujet une curiosité comparable à celle qu'on a pour les bêtes ou les plantes rares. Rencontrer une de ces personnes qui gouvernent le pays, quelqu'un qui a mon âge, qui a fait des études, et m'informer de ce qu'il est et de ce qu'il pense. « Éric Bamezon est ton homme ! s'exclame Nadine sans me laisser finir d'exprimer ma pensée. Il est conseiller spécial à la présidence. » Je résiste à cet enthousiasme, crains qu'elle ait mal compris mes intentions. Mon idée est de rester quatre semaines. J'ignore ce que je peux écrire. La description de mes impressions m'a vite semblé insatisfaisante ; je ne suis pas assez extérieur au pays et à son histoire.

« C'est un homme vraiment intéressant, continue Nadine

en se penchant en avant, pressant ainsi sa poitrine contre la table. C'est l'un des très rares avec qui l'on peut causer intelligemment, ajoute-t-elle en prenant le ton de la confiance. Il est brillant et sensible. Il vient souvent commander des livres à la librairie. »

Cela me donne l'idée d'un portrait. Pourquoi pas ? Partir d'un homme du régime pour creuser, et essayer d'obtenir une vue interne, un peu comme on coupe une papaye à la verticale.

Le plus simple est d'organiser une rencontre entre M. Bamezon et moi. Nadine y a pensé ; elle dit d'une voix ralentie :

« Je pourrais vous inviter tous les deux à la maison afin que vous fassiez connaissance... »

Elle se tait un instant, regarde dans le vide comme à son habitude.

« Mais il me faudrait convier aussi sa femme... (Elle grimace son embarras.) Je ne m'entends pas avec elle. »

Renonçant à l'idée d'un dîner à trois chez elle, Nadine téléphone à Bamezon, me présente, et lui fait part de ma demande.

Lorsque ensuite je prends contact avec lui, Éric Bamezon n'a pas du tout l'air d'avoir entendu mon nom avant cet appel de Nadine. Il ne me semble pas non plus que les louanges de notre amie commune aient éveillé sa curiosité à mon sujet. La communication ne dure même pas une minute. Il l'interrompt en me proposant un rendez-vous dans l'ancien ministère de la Culture, en face de la sûreté nationale. Il dit — curieusement :

« J'ai un bureau là-bas ; nous serons tranquilles pour causer. »

N'étant pas sûr de son envie de me rencontrer, je me garde de suggérer un autre lieu. J'aurais préféré un endroit moins officiel, un café ou un restaurant. Lui rendre visite dans un bureau, c'est se présenter en importun puisque c'est l'interrompre dans ses occupations. Je n'imagine pas qu'il me reçoive là pendant une heure ; or je n'ai rien à lui dire ; je ne souhaite que le voir de près et l'écouter. Mais nous ne nous connaissons pas, et, malgré tout le bien que Nadine pense de lui, le conseiller doit avoir, lui aussi, souci de son importance sociale comme quiconque occupe un poste politique dans des sociétés aussi frustrantes que celle-ci. Porter un jugement sur ce qu'il décide serait donc maladroit, et pourrait l'indisposer à mon égard.

Je l'ai dit ; je suis parti de chez moi depuis vingt-deux ans. Je n'y ai jamais eu à mener les luttes et les intrigues de l'âge adulte pour s'assurer une place au milieu des autres. Un pays où l'on est né mais où l'on ne gagne pas sa vie est plus imaginaire que réel. Je rentre avec en tête les réalités d'autrefois. Tout ce que je découvre me désole au nom de ce que j'ai connu. Malgré moi, les parents et les connaissances sont ceux que j'ai laissés deux dizaines d'années plus tôt, c'est-à-dire jeunes ou dans la force de l'âge. Je suis donc surpris de retrouver des vieux décatiés et dénutris, de voir des constructions hétéroclites et des rues défoncées là où il y avait jadis un joli terrain vague ou une plantation de cocotiers. Il me faut y penser pour ne pas m'étonner du décès naturel d'une personne déjà adulte à l'époque de mon adolescence. Je calcule et constate que j'ai à présent l'âge qu'avait le défunt quand j'allais au lycée. Le pays reste donc pour moi intact de toute expérience pratique ; je n'y peux rien projeter qui n'appartienne à l'innocence de l'enfance. Les rues de notre quartier sont celles où nous jouions au foot et que j'empruntais pour aller à l'école. J'ai besoin de voir de près quelqu'un comme Éric Bamezon, de m'entretenir avec un homme né après la colonisation comme moi, qui mène son existence d'adulte dans ce pays, qui y agit.

Peu avant quinze heures, le taxi me dépose devant la bâtisse coloniale, en face de la sûreté nationale. Il a plu toute la matinée, et le sol est encore détrempé. Je traverse la grande cour en prenant soin de ne pas couvrir mes chaus-

sures de boue. Les larges marches d'entrée, un peu en forme de croissant de lune, se succèdent sur plus d'un mètre. Un bureau de renseignements se trouve à droite. Trois personnes y sont assises — une femme et deux hommes. Elles se nourrissent d'arachides dont les cosses recouvrent un papier journal sur leur table de travail.

« Le conseiller Bamezon ? » répète l'un des hommes en continuant de mâcher ; il réfléchit un instant.

« Il n'est pas là. »

Je m'étais attendu que l'on m'indique l'étage où je devrais monter.

« Il m'a donné rendez-vous pour aujourd'hui à quinze heures. »

L'homme, qui semble être le chef du bureau, me considère d'un air absent, déplace sa langue d'une joue à l'autre, avale les miettes ainsi rassemblées.

« Je vous dis qu'il n'est pas là. »

Puis, encore après un court silence :

« Il est à un enterrement. »

Cela me semble faux. Je reste dans l'encadrement de la porte, déconcerté. Toute ma journée a été organisée en vue de cette rencontre avec le conseiller Bamezon. J'ai du mal à accepter que c'est tout, que je dois repartir sans autre explication que ces mots désinvoltes. L'homme fait un geste de la main.

« Allez vérifier vous-même au secrétariat ; à droite, en haut de l'escalier. »

Un homme réchappé d'un accident sérieux patiente dans la salle d'attente dudit secrétariat. Une minerve lui enserre le cou, et un plâtre épais recouvre son bras gauche, depuis

l'épaule jusqu'à la main. Il fixe d'un air résigné l'écran d'un téléviseur allumé. Je le salue, puis frappe à la porte en face. La secrétaire n'est pas au courant de mon rendez-vous, confirme que le conseiller Bamezon est absent. Elle garde ensuite les yeux sur moi sans rien dire, attendant que je m'en aille.

Une bonne semaine après — il m'en reste deux à passer dans le pays —, un midi, Éric Bamezon me téléphone lui-même. Je suis assis dans la salle surchauffée d'un « maquis » du boulevard circulaire, en train de déjeuner. Il n'exprime rien qui ressemble à une excuse, me donne, sans aucun préambule, un autre rendez-vous, cette fois à la présidence de la République. Il devine ou perçoit ma surprise, ajoute :

« C'est à côté de l'hôtel Marina. Dites au taxi que vous allez à la présidence ; il saura vous y amener. »

De reprendre lui-même contact avec moi vaut sans doute une excuse ; de m'inviter à la présidence également.

Ce rendez-vous au palais de la présidence m'a coupé l'appétit. Cela vient de ma vie d'autrefois ici. La présidence n'est pas un endroit où j'aurais pu penser m'aventurer un jour. C'est aussi un lieu, je l'avoue, qu'il m'est arrivé maintes fois d'imaginer attaqué, détruit et tous ses occupants sans exception tués.

Cela est certain ; le conseiller Bamezon affecte de ne pas s'en apercevoir. C'est de la vanité. Il m'invite à la présidence d'un ton naturel comme s'il s'agissait de se retrouver dans un « maquis » quelconque.

« À mon bureau, à la présidence. »

Il ne peut ignorer que l'idée de pénétrer dans cet endroit en impose à quiconque. J'ai été mis en contact avec lui par Nadine, une amie dont il ne doute assurément pas des

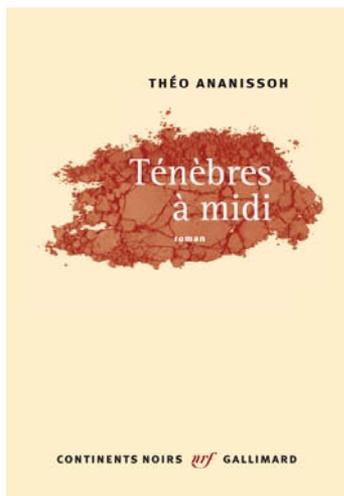
Amos TUTUOLA

L'ivrogne dans la brousse

Abdourahman A. WABERI

Rift Routes Rails

Transit



Ténèbres à midi

Théo Ananissoh

Cette édition électronique du livre
Ténèbres à midi de *Théo Ananissoh*
a été réalisée le 03/02/2010 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer le 5 janvier 2010 (ISBN : 9782070127757)
Code Sodis : N32454 - ISBN : 9792072313813
Numéro d'édition : 171886